

Ce qui m'a déterminé surtout à faire à ce livre une place importante dans une biographie de Feller, ce sont les nombreux détails personnels qui complètent son portrait tel qu'il ressort des chapitres précédents. On y voit que cet homme, dès qu'il quittait son étude, était un observateur très sagace à une époque où la science folklorique était inexistante.

Ce sont surtout les chapitres sur la Hongrie, la Slovaquie et en général les régions non allemandes de l'ancienne monarchie des Habsbourg qui sont d'un intérêt particulier. Il décrit en détail les costumes des paysans de Hongrie, de Suisse, de la Forêt Noire ; malgré sa vie ascétique, il s'intéresse à la manière de boire et de manger de ses hôtes.

Pour ses voyages, il emploie successivement quatre chevaux qu'il appelle tous Hansel ; ses expériences avec les maquignons sont plutôt mauvaises. En Transylvanie, il paie une fois sept creutzer pour le droit d'abreuver sa monture. Lui-même se sert d'une boisson assez singulière durant les grandes chaleurs ; il coupe du lait avec de l'eau. Ignorant la langue et les monnaies de l'Italie, il présente à ses hôtes italiens la main remplie d'argent afin qu'ils prennent leur dû.

En Hongrie, il dîne tantôt dans les salons somptueux des magnats, tantôt dans des bouges sordides où les draps de lit ne sont jamais changés, les paysans ayant l'habitude de transmettre jusqu'à la quatrième génération les chemises enduites de graisse qu'ils portent d'ordinaire. Pendant l'hiver extrêmement froid de 1766 à 1767, alors qu'en Hongrie les oiseaux tombaient en plein vol et que les loups mouraient de faim dans leurs repaires, Feller faillit mourir de froid lors d'un voyage en traîneau ; un hasard heureux lui fit découvrir une cabane. Les calvinistes de ce pays ont la coutume grotesque de peindre des coqs dans leurs églises. Les paysans de Slovaquie lui rappellent ce qu'il a lu sur les Indiens dans les récits des missionnaires.

Celui qui le conduisait marquait son compte par échancrures sur un bâton et ne comprit pas que son compagnon payât son compte juste sans avoir eu besoin de ce précieux instrument. Ces hommes comptaient aussi leurs péchés sur des bâtons qu'ils portaient au confessionnal ; quand ils avaient commis tel péché plus de dix fois, ils se jetaient par terre en étendant les pieds et les mains.

Feller ne croit pas la *légende du Bon Sauvage*, créée par les écrivains de l'époque ; mais il idéalise fortement les paysans hongrois qui vivent absolument à l'écart de l'histoire et de tout mouvement d'idées, qui pratiquent malgré leur pauvreté une hospitalité très cordiale et qui sont attachés foncièrement au catholicisme. Quoique ami de plusieurs magnats, il blâme catégoriquement le despotisme des nobles à l'égard de ces pauvres paysans qui sont aiguillonnés avec des fouets par des surveillants à cheval. Toutefois, il ne condamne pas absolument le régime féodal, pourvu que le paysan trouve dans un monarque énergique un soutien contre l'oppression seigneuriale. Feller est d'avis que l'idée que chaque peuple se fait de la liberté suffit pour le dénaturer et que les Suisses ne sont absolument bons que faute d'un bon monarque. Un gouvernement républicain lui semble assurer en premier lieu la liberté avec tous les biens et les maux qu'elle